

Janvier 2000

SURIS

Sursis : ajournement, remise à une date
postérieure... période de répit, délai...
(Petit Robert)

Les premières années de ce siècle seront considérées non comme une perspective mais comme un sursis.

Compte à rebours ?

Il est dur, très dur d'entamer un déclin.

Aujourd'hui, pour moi, la fiction n'a plus de sens.

La fiction est une utopie généreuse. Elle utilise la réalité, mais elle la manipule.

C'est pourquoi on aime tant lire des romans ! Grâce à eux on oublie la vie ! Mais en écrire ?

La fiction est sincère, mais elle n'est pas véridique et me voilà sur le point d'atteindre le seuil de la Vérité...

Le poète est assailli par Eros et par Thanatos. Il sublime Eros et Thanatos. Il les met en musique. Les colonise. Les diapre. Les irise. Il trafique un peu la beauté pour fabriquer de l'enchantement. Et dans tout ça, que sommes-nous ? Des enfants qui entendent un conte.

La poésie nous berce. Nous oublions que c'est un jeu.

Le joueur de bridge (ou le joueur de Scrabble) imite le poète. Il efface le temps en s'adonnant à un rêve (plus ou moins intelligent). Ce que je lui reprocherais c'est d'avoir une activité qui ne laisse pas de traces.

En conclusion, la poésie est supérieure au Scrabble car elle est constructive. Mais on admettra toutefois que tant de vieilles femmes jouent au Scrabble avec passion. Elles affirment joyeusement toute absence d'illusions.

Car le temps, sur le tard, devient un ennemi. Il faut le tuer. Il faut l'oublier. Lui ne vous oublie pas et on le sait. Dans les affres délicieuses d'un mot compte triple les vieilles femmes oublient passagèrement le temps.

I

Eros ou Agapé ?

Je ne crois ni à l'âme ni au sexe. Je crois en un tout qui forme une personne. Personne mystérieuse, parce que très complexe... avec plus de pulsions ou moins de pulsions... avec plus d'intelligence ou moins d'intelligence... etc...

Je vois le sexe comme un appel libérateur, dont nul ne peut se passer pour vivre.

Je n'aime pas la chosification du sexe.

Je me suis faite à mon époque et les temps ont changé. Seule, mon imagination me permet de suivre les mœurs humaines fin (ou début) de siècle. J'y arrive très bien. Mais je prends souvent en pitié tous ces gens qui se prennent et se déprennent en oubliant l'essentiel : la profondeur des choses.

La profondeur, tout compte fait, c'est Thanatos.

La mort est un étang insondable où nous serons engloutis chacun à notre tour. Cette perspective devrait être toujours présente dans nos têtes. Elle l'est d'ailleurs, en secret. Mais selon les êtres elle se manifeste différemment. Certains la goment, d'autres la refusent. D'autres, au contraire, se laissent inhiber par l'angoisse qu'elle procure.

Il faut tenter l'impossible : apprivoiser cette dimension étrange de chacun de nos gestes.

"La mort je crois est un oiseau
ou tout au moins elle lui ressemble à s'y méprendre..."

Je la sens vibrer en moi, à toute occasion. Elle me guide à tâtons.
Bizarrement elle me dicte des actes positifs, éphémères et joyeux.
L'intuition (j'appelle ça l'intuition) est la seule voie de l'amour.

II

J'aimerais parler du silence en amour.

Mais peut-on parler du silence sans l'abimer ? (j'ai écrit il y a peu un poème sur ce thème, dédié à Francis).

Je ne vois pas comment dire ce que représente une relation quand cette relation se situe dans l'harmonie du silence. Essayons...

Le silence, alors, n'est plus ce mur qui sépare mais au contraire une zone secrète où s'épanouit la compréhension réciproque.

On le brise rarement. Une fois, par hasard, juste pour souligner qu'on s'était entendu sans rien dire...

Ce silence est le moelleux paradis de deux êtres unis par une préférence essentielle. Je le vois comme un lieu obscur où règne la sécurité.

Il paraît que ce genre de silence est un miracle rarissime. Tout bêtement c'est peut-être le fruit d'une connaissance dont rien ne sera mis en doute. Et ceci non par principe abstrait mais par principe concret.

Une confiance absolue en est la source, et cette confiance est née dans l'enfance... en ces temps bénis de vérité où le regard jamais ne s'égare mais perçoit l'entière dimension de l'autre...

Le silence en amour est frère du non dit en littérature. Car, il ne faut pas l'oublier, le non dit est la quintessence de la poésie. C'est lui qui éclaire la voie du lecteur... En amour, le silence est la lampe de chevet du sommeil à deux...

Et ce silence là est une partition toujours prête à être déchiffrée, toujours prête à être chantée, mais tenue en réserve parce que secrète...

Homme de ma vie, je ne parle jamais de toi dans mes écrits. Parle-t-on de sa substance intime ?

LES ENFANTS DU SILENCE

Ainsi vont les enfants du silence
main dans la main

Ce que l'un ce que l'autre pense
jamais n'en disent rien

C'est une affaire de devins

Ils n'ont pas de secrets

Une immense douceur tient en effervescence
ce palabre muet

Ainsi vont les enfants du silence
main dans la main

A Francis
(Noël 1999)

III

Dans le crépuscule gris la tombe est restée ouverte.

Elle béait, au pied d'un arbre noir. Avec encore ces deux planches qui avaient servi à l'inhumation et qu'on n'avait pas encore enlevées.

Il faisait froid, très froid.

Nous étions au moins cinquante autour de cette tombe. Ecoutant Jacques Brel. La voix de Jacques Brel, mort depuis des années, dans les grésillements du magnétophone mal réglé...

Mort, il chantait LE MORIBOND...

Nous entendions cette voix, mâle, brute, ses inflexions terriblement vivantes.

Cette voix narguait la mort.

C'était là le chant préféré de Patricia, que nous allions abandonner dans cette tombe ouverte, au pied d'un arbre noir.

La tristesse, les larmes.

Quelque part naissait une promesse : le temps effacerait tout ça et le souvenir d'une enfant de vingt ans, vivante, follement vivante, nous reconforterait.

Mais plus tard...

En attendant la détresse nous submergeait.

J'arrête ici, je ne peux pas continuer

(7 janvier 2000)

IV

Littérature rime avec imposture.

Je me mets à détester la littérature, j'en parle (en moi-même) comme en parlent les cons.

La littérature ne me fait plus rêver.

Pour conjurer la catastrophe je viens de relire LES VAGUES de Virginia Woolf. Il m'a fallu beaucoup de volonté pour plonger dans ce chef d'œuvre. Au début je lisais "en surface" et n'étais sensible qu'aux inhibitions de Virginia. Cependant peu à peu cette relecture m'a fait du bien. J'ai fini par intégrer ce superbe rythme marin, je me suis laissée porter par les vagues. Oh ! enfin éperdue d'admiration pour cette plume. A coup de monologues intérieurs elle me transmettait ce qu'un raisonnement intellectuel ne pouvait dire : ce mouvement incessant qui nous porte... au début indolemment... puis vivement... et pour finir en tant que matière éparpillée... Le lent, l'inéluctable processus est là, sans commencement ni fin...

La grande littérature, c'est bien connu, est faite de non dit. C'est une suggestion incessante qui stimule les sens.

A ce propos j'ai remarqué que Virginia n'est absolument pas sensuelle, elle est purement émotive et esthète. Dans ce texte cette lacune révèle une souffrance qui jusqu'ici m'avait échappé.

La littérature n'est plus imposture quand elle est poésie.

J'adorais Virginia Woolf.

Je l'aime encore. Mais de façon plus tempérée.

La poésie naît d'un amour immodéré de la vie, et plus le temps passe plus je me sens dépourvue de cet amour là.

Est-ce que j'ai trop bien compris le message d'Arthur Schopenhauer ? Je n'ose plus ouvrir LE MONDE... C'est un livre terrifiant.

VERBIAGE : abondance de paroles, de mots vides de sens ou qui disent peu de chose (Petit Robert)

La parole est un don de l'âme, un trésor essentiel. Je l'imagine souvent comme une plante vivace jaillie des profondeurs du corps, de ses profondeurs les plus obscures. Plante affleurant à la lumière, et se mêlant en surface à d'autres plantes pour former lentement une sorte de jardin sauvage...

C'est ainsi que je vois la communication entre les esprits ! Des plantes dont les racines plongent au plus secret de l'inconscient, fleurissant, s'épanouissant ensuite avec d'autres plantes, mêlant leurs couleurs et leurs odeurs en un bouquet que je qualifierai de façon un peu hasardeuse de bouquet civilisé.

La conversation est un art primitif qui aboutit à une civilisation primitive, c'est-à-dire sans apprêts.

La parole qui ne doit pas être confondue avec le cri (manifestation solitaire) est une confiance hasardeuse. Elle a besoin d'un écho. Lorsque cet écho vibre la parole aussitôt s'épanouit. Le miracle est en route. Il se fabrique au hasard des répliques. Il évolue. Il diminue ou il grandit. Jamais jamais jamais une conversation ne produit un miracle accompli.

Le résultat d'une conversation intime et plutôt décousue se manifeste sous la forme d'un bien-être réciproque dont les mots sont totalement exclus. Il semble bien qu'on ait avancé un petit peu vers une meilleure connaissance de la chose sournoise qui vous broyait le cœur... Mais il est toujours impossible de définir ce tourment (et de le jeter aux ordures). Deux esprits en ont fait une approche empirique en douce chaleur mutuelle, et puis voilà... Et si par hasard une définition a été élaborée en chœur, il ne faut pas s'y méprendre, c'est juste pour jeter du lest. Une déclaration est faite, mais on n'y croit pas vraiment... Plus tard on reviendra sur ces mots, on reconnaîtra leur caractère imbécile et qui sait ? on recommencera à tâtonner ?

Ecoutez un peu.

Dans une conversation authentique l'ego se cache, comme un petit poisson argenté il se faufile dans une eau vive, vous ne faites qu'en apercevoir le scintillement subtil. Et c'est ainsi que deux (ou trois ou quatre) petits poissons vont et viennent sans jamais se heurter. C'est comme un jeu.

Dans les conversations gravissimes on évoquera des poissons plus denses, plus lourds, évoluant dans des mares profondes.

Ecoutez un peu.

Dans une vraie conversation le récit s'inscrit comme une anecdote. Ensuite viennent les commentaires réciproques qui parfois se contredisent. La contradiction n'est alors qu'un effet de l'art. C'est une joute gratuite, délibérément acceptée dans l'espoir de progresser.

La parole est éphémère, Elle ouvre donc des perspectives magiques,

Mais ces conversations que je prise tant sont l'apanage de ceux qui font fi de leur ego.

Et le Psy, lui, prend l'ego tellement à cœur !
C'est lui le coupable.
C'est lui qui rend l'ego pesant, imputrescible et rasoir !
Lui, le Psy !

"C'est savant ? C'est bête !"
(W. Gombrowicz)

VI

Comment oser raconter la façon dont je tourne autour de ce petit bureau sans jamais m'y atteler au travail ?

Le bureau m'échappe.

C'est un lieu exquis. Absolument dépourvu d'ambitions esthétiques. Photos (visages d'êtres aimés) et peintures (œuvres d'êtres aimés) occupent les murs. Les étagères sont bourrées de livres (préférés) et en bas, à droite, au fond de la bibliothèque il y a les cartons pleins de manuscrits.

Quelques poèmes sont punaisés sur la tapisserie bleu ciel. Pourquoi n'afficherait-on pas l'écriture ? Il y a le splendide poème que Tom écrivit quand il avait dix ans. Le poème (un peu scolaire) qu'André composa pour un concours. Et aussi, manuscrit et comme emporté vers la gauche par un vent lyrique, un poème de Jean Simon.

Au-dessus du téléphone une photo de Jeanne Astre, à vingt ans, en train de peindre un portrait de ma mère. Près de la porte : le visage de Georges Artemoff : son regard semble posé sur ma détresse intérieure comme pour m'encourager à ne pas sombrer. Et puis, au-dessus des livres, une photocopie de photo, toute en grisaille, où Colette Godeborge tient un exemplaire des TOURISTES. Par delà la mort cette image est excessivement tonique (comme l'était Colette).

Ici et là des œuvres de Sophie : statuettes et peintures. Des cadres pêle-mêle pleins de photos : où l'on trouve Marcel et Henriette Reggui, Chérif, Dominique Lemoine, Estèbe, Daniel et Françoise, Louis et Joaquim. Et puis mes petits enfants...

Un tableau de Gregogna représentant un chai, près du fauteuil. Je l'ai acheté à cause de l'odeur de vin qu'il suggère puissamment,

Sur les étagères de gauche il y a mes livres : 10 PLACARD, quelques TOURISTES, quelques POUPEES RUSSES et quelques PETIT TOUR DANS LES NUAGES. Il y a aussi l'INCUNABLE DE LA COMPAGNIE DE SAINT BENOIT (photocopies d'enluminures et photos d'époque). Devant mes livres il y a la photo de Mimi, avec en bas à droite, dans le cadre, une petite photo de moi bébé sur les genoux de maman : une trinité.

Et puis les dossiers du Calcre, et puis les manuscrits des copains. Et puis mes fils... Chacun dans son cadre, chacun dans sa beauté d'adulte. Près de la fenêtre j'ai mis au mur mes enfants en enfance, en noir et blanc.

Je regarde souvent ces enfants qui m'ont portée et qui m'ont procuré tant de paix (à l'époque où ils ne pouvaient se passer de moi). C'était une période de vie absolument extraordinaire où une communication magique existait. J'étais perméable et profondément heureuse car je ne vivais pas pour moi mais uniquement pour eux.

Aucun regret de ces temps révolus, toutefois... Qui ne renaissent que de temps en temps... Je me souviens comme j'étais proche, alors, de mon grand benêt de docteur... et comme nous nous comprenions...

Quand je pense à ces dix années là (je les résume en dix, car c'est la période de la petite enfance dont il s'agit) j'ai l'impression qu'en ce temps là je n'existais pas... Je vivais au jour le jour. Quand je récapitule ça en toute honnêteté je me dis que j'étais confortablement logée et servie, que faisais-je donc ? Je pense que je sécrétais une ambiance, J'entretenais un univers : maison ouverte à tous.

Étais-je tellement heureuse parce que je n'écrivais pas ? Il est certain que pendant ces dix années je n'ai pas écrit une ligne, ni n'en ai eu la moindre envie.

Et puis il y a eu cette lente remontée de l'écriture quand Vincent approcha de ses six ans. Je devinais que je devais me séparer en douceur du petit ange de beauté (mes baisers l'ennuyaient ou le dérangeaient).

Nous habitions chez Michèle Dupond. Tout a commencé avec un roman pour enfants, mais le cœur n'y était pas. Je crois me souvenir que c'était l'histoire d'un petit gitan violoniste kidnappé et je suis à peu près sûre de l'avoir achevé, de l'avoir dactylographié et qui sait ? peut-être envoyé à Gautier-Languereau ? Ce dont je suis sûre c'est que c'était très très mauvais.

Après le violoniste j'ai acheté un grand classeur bleu et j'ai rédigé LE PLACARD à la main, au jour le jour. Et je crois qu'entre ce classeur bleu et le manuscrit définitif il s'est passé presque six ans. J'écrivais... mais ne croyais ni en moi ni en ce que je créais... La mort de ma mère avait inscrit ce livre dans ma tête et c'était une façon de me retrouver près d'elle...

Peu importe le contenu de ces écrits...

Je me revois dans le grand bureau de la maison de Michèle, avec toutes ces hautes fenêtres grillagées qui laissaient entrer des flots de soleil. Écrivant à une petite table... Écrivant sans passion... mais aussi sans dégoût...

C'était comme si j'entraais lentement dans la mer. Je tâtais l'eau de la pointe de mes orteils.

C'est à cette époque là que j'écrivis mes premiers poèmes. Des poèmes d'anniversaire, pour commencer. Il y eut "Demoiselle sans hennin" pour Françoise Bélières... ce fût l'un des premiers.

On notera que jusque là je n'avais jamais écrit de poèmes (trois ou quatre à l'âge de dix ans et c'est tout).

Ces poèmes d'anniversaire faisaient sourire les récipiendaires qui ne les prenaient pas du tout au sérieux. Ils étaient charmants mais c'étaient des poèmes de circonstance et j'en avais tout à fait conscience. C'était un jeu.

Toutefois les poèmes d'anniversaire entraînaient d'autres poèmes plus profonds. A quarante cinq ans je devenais enfin poète... Toujours "contre mon gré". En rigolant... me souvenant de mes discussions avec Lise Guinzbourg, et des poèmes "à la commande" que je lui fournissais dans les années cinquante...

J'aime la poésie comme on aime quelqu'un...

"J'aime les mots comme on aime quelqu'un,
trop..."

Un amour de cette sorte recèle tant d'exigence qu'on en arrive, le plus souvent, à souhaiter le silence plutôt que l'imperfection. Quand on aime quelqu'un c'est le don intérieur qui compte, l'imprononçable...

Et puis la peur de "l'eau de rose"... Je parlerai de l'eau de rose une autre fois...

VII

A Tunis on se procurait une eau de rose particulièrement raffinée qui était fabriquée à Nabeul.

L'eau de rose est un parfum sans alcool dont l'odeur s'évapore très vite au contact de la peau.

Un roman à l'eau de rose est en principe une œuvre fade et sans danger pour les sens et pour l'intellect.

Je me demande si on parle "d'eau de rose" à cause du parfum sans alcool ou bien tout simplement à cause de la couleur : cette nuance intermédiaire entre le rouge et le blanc. Juste entre les deux ! On a perdu la flamme cramoisie, on n'atteint pas la pureté froide du blanc. On patauge dans une zone intermédiaire.

L'eau de rose est un genre littéraire, Ici tous les écueils sont gommés, poncés, pour ne pas heurter le lecteur. J'imagine qu'on peut pondre une histoire de cul en style eau de rose (affaire de périphrases et puis voilà).

En principe l'eau de rose est réservé au domaine du sentiment.

Mais que diable ! on peut parler du sentiment de façon ténébreuse, explosive, ou encore très secrète.

L'eau de rose est de facture industrielle.

Quand Jacques a lu L'ENFANT DE LA CHIMERE il m'a dit que j'avais écrit là un "roman russe", et c'est un peu vrai.

On ne dirait pas cela à propos de AGAPE. Dans AGAPE on aborde un descriptif de l'affectivité.

Je parlerai bientôt de l'affectivité.

VIII

L'affectivité est une sorte d'intuition physique. Qui établit une proximité extraordinaire entre deux êtres (mais en dehors de toute pulsion sexuelle).

Bien sûr l'affectivité peut déclencher occasionnellement l'amour physique. Mais, en soi, l'affectivité n'est pas sexuelle. Cependant elle est physique !

Le corps et l'âme s'élancent ensemble dans cette fantastique sympathie qui vient mystérieusement de naître, entre un homme et une femme, entre une femme et une autre femme, entre une mère et un enfant... On est emporté... on donne son cœur... etc...

Les complications de parcours surgissent, comme dans la relation amoureuse. C'est inéluctable. Mais ces complications sont plus maîtrisables que dans les affaires d'amour. Le corps est là, c'est vrai. Mais il l'est sous une forme un peu évanescence, il n'est pas réellement engagé. Il est "impliqué"... juste un peu... En cas de mésentente provisoire le corps se tait.

Le corps se réfugie alors ailleurs. Il est en proie de somnolence. Il se laisse bercer par une vaste générosité utopique. Toute la sagesse du monde vient à son secours. Le temps passe et la mésentente s'efface.

On ne parlera jamais assez de la place du corps dans une amitié dite fraternelle.

Comment aimer un copain sans le contempler en éprouvant du bonheur ? Sans le regarder dans les yeux ?

La présence d'un ou d'une amie procure toujours un bonheur physique.

IX

Il y a peu, j'ai fait un rêve effrayant.

J'étais en train de mourir. J'étouffais. Je ne pouvais absolument plus respirer, mon thorax était de pierre. Soudain, Jean Simon a surgi de je ne sais où, il s'est couché sur moi et m'a fait vigoureusement du bouche à bouche. Peu à peu mon souffle est redevenu normal, mes muscles se sont détendus... J'étais sauvée. Alors, dans mon rêve, nous nous sommes regardés Jean et moi et nous avons éclaté de rire. Car nous nous trouvions en posture d'amour. Chacun de nos gestes avaient ressemblé aux gestes de l'amour mais il n'était pas du tout question d'amour. Qu'allait penser Marie-Thérèse ?

La symbolique de ce rêve est évidente : Jean s'inquiète de mon état dépressif, il m'en parle souvent et cherche toujours à me remonter le moral. Quant au reste ! Nous plaisantons de tout ça comme de bons petits vieux de soixante quinze ans, chacun ayant l'aimé de son choix...

On devrait noter les rêves qui peuplent notre sommeil. Je me souviens d'un autre, un peu plus ancien que ce bouche à bouche Simonien. Un rêve de sac... J'avais un sac à bandoulière arrimé à mon épaule, et je n'avais qu'une peur c'est qu'on me vole ce sac. Je le tenais fort serré contre moi... Et soudain le sac n'était plus là ! Malgré toute ma vigilance on me l'avait pris. Je me mettais à le chercher partout, soulevant des coussins, tirant des meubles, etc... etc... Je trouvais bientôt un premier sac. Il avait les mêmes di-

mensions, exactement la même forme mais il était en daim vert ! Ce n'était pas le mien ! J'en trouvais ensuite un marron, puis un noir. Toujours identiques. Toujours différents. Tous ces sacs n'étaient pas très grands mais copieusement bourrés de ce que je supposais être des notes. Ils étaient hermétiquement fermés et la bandoulière assez large n'était pas très longue, elle permettait de le tenir bien serré sur soi, au creux de la taille.

Tous ces sacs me plaisaient à cause des proportions harmonieuses mais aussi à cause de cet aspect "bien rempli", pas un espace vide ! Mais hélas... aucun n'était mon sac...

Je me suis éveillée dans un état d'angoisse vraiment pénible. Et ne me suis enfin calmée qu'en trouvant l'explication psy à tout ça.

Perte d'identité... et puis voilà...

X

Et si tous ces foutus poètes nombrilistes à la con dont nous sommes encombrés avaient une raison d'être ? Regardons les comme des hommes des cavernes au seuil de la grotte. Inventons les. Chacun est nu et transparent (comme l'homme de verre). Chacun est bourré d'une matière particulière. Chacun avance, à pas disgracieux, et se penche sur cette cavité orbitale : l'ombilic.

Le nombrilisme a quelque chose de vraiment répugnant.

Les foutus cons de poètes nombrilistes pataugent dans ce no man's land. Et pour bien signifier qu'ils pataugent ils n'emploient jamais le mot "patauger". Ils vont chercher tous les mots les plus tortueux, les plus éloignés de leur réalité masturbatoire. Des mots précieux, compliqués, inattendus. Ceux qui, pensent-ils, feront d'eux des brasseurs de mots rares !

Comprenne qui voudra...

Au lieu de provoquer une sensation intuitive de compréhension ils éloignent le lecteur. Ils font diversion par fausse érudition.

Je déteste ces mecs prétentieux.

J'aime la poésie sous la lumière éblouissante du non dit, mais le non dit est silence. Et je reste persuadée que la surabondance et la logorrhée ne sont que des erreurs de parcours.

Repartons à zéro.

Le nombril est une minuscule grotte de chair, une cicatrice censée nous accompagner la vie durant.

C'est, en creux, au centre de notre ventre, la marque de ce qui nous a précédé.

Or, ce qui nous a précédé c'est ce que les curés appellent pudiquement "l'œuvre de chair". Formule qu'il ne faut pas dédaigner.

Cette œuvre de chair nous n'en avons pas souvenir. Elle s'est inscrite avant que nous existions. Notre mémoire ne peut que l'imaginer : un geste obscur.

La fameuse cicatrice est là. Elle nous sépare d'une identité préalable.

Il est juste, il est légitime de ressentir une vive nostalgie pour cet acte de la nature (ici la formule est de Virginia Woolf) dont nous savons tout et dont nous ne savons rien, Mais que cette nostalgie nous incite à ouvrir les yeux, plutôt qu'à les fermer !

Les poètes nombrilistes sont des suceurs de pouce, des péteurs, des roteurs... des petits chiards insupportables !

(24 avril)

XI

L'enfant s'évadait. Elle ouvrait le livre et plongeait résolument dans ce creux profond où les pages étroitement cousues échappent à l'œil. Ce qui était imprimé, alors, n'était plus imprimé et l'histoire n'était plus une histoire mais un univers réel. Beaucoup plus réel que la chambre et le lit. Un univers gratuit et superbe, anesthésiant à souhait. A quoi bon se pencher sur l'exactitude de l'environnement quand l'inexactitude et l'à peu près vous enchantent ? Pour ne pas perdre ce nirvana quoi de plus simple ? Il suffit d'enchaîner son rêve au rêve proposé.

Etait-ce un crime d'offrir de telles consolations à la paresse d'un corps engourdi d'inaction ?

La discrimination entre l'irréel et le réel surviendrait, mais plus tard, bien plus tard. Elle s'est alors admirablement établie mais la nostalgie du rêve ne s'est pas éteinte. Habitudes secrètes où nul n'aurait jamais accès. Ces rêves étaient indispensables à la survie, ils étaient le retour aux sources cachées. Ainsi, deux vies s'écoulaient, harmonieuses et dissemblables. Et selon l'instant la fausse vie ou la vraie vie décidait de tout.

La vie vraie dictait un rapport pratique à l'existence, la vie fausse fabriquait l'intuition indispensable à toute vraie compréhension. La récréation du réel permettait d'authentifier un réel devenu imaginaire.

C'est ainsi que naissent les pauvres écrivains. Ils vivent comme vous et moi mais ne disent jamais (s'ils sont honnêtes) d'où ils tirent les mets les plus inattendus qui rythment leurs inventions.

D'ailleurs ils n'inventent pas. Ils exploitent un domaine mystérieux où leur esprit veille, même au plus profond de leur sommeil.

Don du ciel ? Infirmité pathologique ?

14 mars 2000

2001... quelques pages

La vieille Maison de Dougne est belle, obscure et morose. Pleine de rires défunts et d'escaliers mortels. Bourrée de meubles dont la beauté vous fait rêver sur l'habileté de la main humaine (au temps disparu du travail manuel et de sa noblesse).

J'attends que passe le temps.

J'ai repris mes petites promenades matinales, les vaches de La Cave me contemplent avec une passivité quasi humaine. Les prés sont verts. Les arbres sont verts. Les meules blondes, et les hérons pique-bœufs absents.

Mais la nature n'a pas grand pouvoir sur moi. Elle m'agace un peu... Je préfère l'esprit des gens...

Un poème est né.

DAME NOIRE DE MES PENSEES

Dame noire de mes pensées
je ne t'avais jamais rencontrée
Voilà, c'est fait

Marche après marche
je grimpe en écoutant mon cœur
et soudain je te vois

Tu m'offres ton sourire lettré
tes yeux absents tes pommettes creuses
ton rictus noir et le blanc de tes dents
qui rend la mort joyeuse

Toi et moi nous avons dormi
oubliant la vie
tandis que du bout des doigts j'effleurais
toutes les lettres de l'alphabet
de ton musical clavier

Attendant qu'un grand vent
m'entraîne enfin violemment
à faire ta conquête
et que cliquette et que cliquette
tout ce qui emplissait ma tête
ponctué avec régularité
par le chant de ta petite sonnette

Dame noire du temps passé
je te garde dans mes pensées
encore quelques années

Dame noire des écrits trépassés
il ne faut plus nous quitter...

19 septembre 2001

Le "Livre de l'intranquilité" de Fernando Pessoa m'ouvre les portes de moi-même. Ce que j'écrivais le 14 mars de l'an 2000, avant de lire Pessoa, est plein de Pessoa !

Pessoa n'est attaché à la vie que par ses rêves, ce qui fait de lui un grand un immense poète, mais aussi un infirme. Aucun amour charnel, aucun amour sentimental, aucun amour spirituel ne l'ancre dans le réel. Il plane. Il souffre. Mais en même temps ces souffrances ont quelque chose d'abstrait et de grandiose qui vous ferait vous énerver un peu contre la littérature...

Tout s'éclaire dans ma tête. Mes combats intérieurs se justifient. Les oscillations incessantes entre la vie et le rêve moi je n'ai jamais su les résoudre autrement que par la paresse. Tantôt paresse pour l'une, tantôt paresse pour l'autre. Tantôt implication, tantôt désimplification (eh oui ! Pessoa m'encourage à fabriquer des mots lourds dont le sens est indiscutable).

Pessoa... toutes les joies, pour lui, se réfugient dans l'enfance... tout sein est maternel. Très tôt, je le comprends, il est devenu un original solitaire, voué tout entier à la "mise en phrase". Sans doute ne pouvait-il faire autrement ? C'est pour nous un cadeau royal, et ce qui nous console c'est justement l'irréalité de ses souffrances.

Inaptitude à vivre ? Cela inspire un peu de pitié, et la beauté de ces textes n'arrive pas à contrebalancer cette pitié là.

Je subodore que Saramago est plus proche de moi. Lui et moi vénérons Pessoa, mais nous parlons de l'amour non comme d'une vue de l'esprit, mais comme d'un trésor enfoui au plus profond de soi.

Il pleut. La maison est noire, et ce matin les vaches de La Cave étaient auréolées de hérons pique-bœufs.

Quant à moi, je fréquente de grands seigneurs portugais !

Revel

Françoise Bélières et allée à Florence. Elle m'a envoyé une carte postale : Adam et Eve, de Cranach. Derrière cette image elle a écrit : "j'ai fait la queue pendant deux heures et demi pour entrer aux Offices, mais je ne l'ai pas regretté". Cette carte m'a bouleversée.

Je dois me remettre à écrire. Je dois... je dois...

Le matin je fais un petit tour en ville, C'est plus distrayant que de parler aux vaches sur le chemin de la Cave. Et pourtant ! Elles étaient sympa ! Elles me suivaient le long de la clôture et m'interpellaient avec une majesté inquiète qui donne à réfléchir. Ne devrait-on pas préférer les animaux aux humains ? Ils sont plus authentiques et beaucoup plus faciles à comprendre. Ils ne cherchent pas à "paraître" comme font les gens d'aujourd'hui l'esprit vicié par l'abus des images. Et pourtant, bigre de bigre, je préfère les gens.

Aujourd'hui Serge était très occupé, la librairie vibrait, il blaguait avec une jeune danseuse très plaisante. Moi, toujours tremblotante et un peu angoissée, je me suis posée sur "ma" chaise. Je sortais de chez le dentiste après avoir traité ce dernier de "petit amour" (ce qui l'a fait rougir). Cher dentiste qui depuis trente ans maintenant ressuscite tous mes chicots. Il m'a rassurée sur tout : sur l'état de ma bouche, sur les soins qu'il pourrait me donner malgré la maladie. Il a fait ça avec tant de délicatesse que je me suis permis (en raison de mon grand âge et de toutes ces années de soin) de le traiter de "petit amour"...

Les vaches de La Cave s'estompent.

Un autre jour...

Il faudrait retrouver une vie intérieure et ne plus se laisser enliser par le quotidien du vieillard. Mais le terme approche et c'est tellement plus simple de glisser... La perte de l'espoir est une épreuve réelle à laquelle je ne m'étais pas préparée.

Seule la poésie peut m'aider dans cette souffrance métaphysique. En effet... si on accepte la poésie comme un langage authentique, si on la dépouille de tout environnement encenseur et de toute préméditation culturelle, alors...

Il faudrait ne jamais montrer ses poèmes, les laisser derrière soi comme une plainte existentielle.

Peut-on s'appuyer sur la pensée des autres ?

Chaque pensée est unique et se doit de l'être. L'individu est le plus beau mystère, le plus vif témoignage de la vie...

Nous vivons une époque pernicieuse où les individus sont pilonnés et massifiés.

"Frères poulets oserons-nous vous chanter ?"

Un autre jour encore...

J'en arrive à noter des idées de poèmes et puis à ne pas écrire ces poèmes. Quelque chose de velléitaire s'est incrusté en moi qui m'empêche de mener la chose à son terme.

Ce matin, tout en marchant vers Revel, j'ai presque composé un poème. Sur le poète. J'avais même trouvé des lambeaux de vers assez plaisants. Mais j'ai tout oublié. Il s'agissait de la flore intérieure du poète. Il y avait le poète mâle et le poète femelle, on pouvait voir en transparence ce qui les "bourrait" comme des poupées. La matière était noire, ondoyante, plus nette et plus coupante chez le mâle. Ce matériau était parfaitement isolé, insonorisé, et ces créatures se mouvaient comme n'importe qui, trébuchant ce poids intérieur comme un secret intransmissible.

Fin d'après-midi...

J'en viens à l'idée de "sauver les meubles". Pour ce faire j'ai deux cahiers, un pour les projets de poèmes, un pour les "notations intéressantes".

Me voici donc écrivant n'importe quoi au jour le jour, Entre les deux cahiers un classeur (celui-ci même) : la baratte à beurre. Quand l'envie me prend je tape à la machine, piochant dans un cahier ou dans l'autre...

Pourquoi tout ça ? Parce qu'en relisant mes notes je crois y déceler une pensée spécifique : la mienne.

Il est temps de faire fi de l'horreur que je m'inspire à moi-même, de gommer ce manque de confiance pathologique.

Je ne vois pas l'intérêt de trouver la cause de ce traumatisme intérieur. Chaque vie est une vie, et puis voilà...

Mais le regard ! (mon regard)... Il possède un charme certain, ne le tuons pas tant qu'il n'est pas mort. Profondeur et humour, non ?

En remettant tout ça au net, grâce à madame Erika, en élaguant les surplus émotifs on obtient tout compte fait quelque chose d'assez cohérent. Je suis toujours étonnée par la force que prend un texte quand il a été écrémé.

Bien des auteurs devraient appliquer ma méthode. Seuls les grands universitaires (qui sont rarement poètes) savent noter l'essentiel de leurs pensées. Mais ces gens là sont souvent rasoirs.

Moi, je ne voudrais raser personne.

Je voudrais qu'on me lise en faisant "oh !" ou encore "ah !" et peut-être qu'on aille jusqu'à grommeler "c'est exactement comme ça que je sens..."

janvier 2002

Décidément tenir un journal n'est pas mon

une semaine plus tard

Interrompue par une visite je n'ai pu achever ma phrase. Décidément tenir un journal n'est pas mon... mon quoi ? Ma tasse de thé serait l'expression idoine bien que je n'aime guère le thé.

Je rêve d'un petit carnet où j'écrirais trois lignes chaque jour, pas plus. J'aime de plus en plus les textes courts, les poèmes ramassés et denses. Le verbiage (il y en a toujours) est une diarrhée puante.

Que dire ? Je perds mes forces. Et le contact avec mes semblables me lasse très vite. Je suis mieux seule avec mes pensées (mais je ne supporterais pas de vivre seule). Trembler est une occupation épuisante, bien sûr il y a des trucs pour apaiser ça, la télé, par exemple. Mais la télé... Et puis j'ai tendance (trop) à me dédoubler. Je me vois avec les yeux des autres, mais aussitôt je freine tout ça sinon je sombre dans la douleur. D'ailleurs les yeux des autres se détournent de moi et c'est mieux ainsi.

Je ne veux pas parler de ces choses. Elles sont sans intérêt. L'essentiel est de les oublier, eu de les surmonter. J'y arrive cahin-caha. Mon bel esprit, mon cerveau "de luxe" m'aide. Je lis... m'évade dans la pensée des autres.

Je ne rêve que d'écrire des poèmes, j'en rêve et je ne fais rien. Il s'agit d'un état d'esprit poétique quasi permanent. De temps en temps j'accouche. Je suis alors une parturiente heureuse car c'est très très long avant d'obtenir un objet parfait... d'où rien ne dépasse... et qui recèle un sens profond. Mon dernier produit, EDEN VERT, m'a occupée plusieurs semaines. Je l'ai cru achevé, mais Francis ne l'aimait pas. Zut ! je l'ai envoyé à Estèbe. Aussitôt la lettre postée j'ai vu que, en effet, ce poème n'était pas du tout achevé. Il avait des roues carrées, il cahotait, les vers s'entrechoquaient et l'obscurité grinçait comme si le mouvement était enclenché sur de mauvais rouages. J'ai repris le poème... et là, grâce à une sorte de lumière intérieure, j'ai entrevu tout ce qui n'allait pas et je l'ai mis au point. C'était comme un jeu grisant. Je l'ai donné à Daniel.

Daniel et Françoise sont venus vendredi, voilà ce qu'il faut raconter dans un journal. Daniel est dépressif, agressif, possessif. Françoise est toute rétrécie sous la masse de ses cheveux frisés. Elle m'avait apporté ses livres, je lui en ai acheté six. Ces "contes pour enfants" (dixit Daniel) sont atypiques. Ils ne sont pas vraiment destinés aux enfants et pas vraiment aux adultes. Ils s'adressent à des enfants mûrs ou à des adultes un peu enfantins, c'est-à-dire aimant rêver.

Je fume moins.

Un mois plus tard

Le temps a passé. Beaucoup de visites...

La librairie a fermé. J'ai fait une série de photos avant la fermeture. Hélas, Serge venait de se faire raser le crâne, il aurait été plus photogénique avec ses frisettes grises.

Voilà comment je vis : je me fais tout le temps la morale. Je promène à l'intérieur de ma pauvre tête un foutu censeur qui ne cesse pas de critiquer tout ce que je fais, tout ce que je ne fais pas et tout ce que je pense. Un emmerdeur d'une vitalité tuante.

J'ai écrit très laborieusement un poème sur le rêve et la rêverie. Enfin, si l'on veut. Ma poésie est bizarre. Trop ramassée. Elle manque de lyrisme (le lyrisme ne viendrait que pour des épanchements tellement morbides, je m'en méfie donc).

Mais la poésie c'est la vie. Je n'ai jamais trouvé de lien plus étroit entre l'homme et son œuvre que dans la poésie. La vraie, bien entendu. Il faudrait que je me penche amoureuxment sur des buissons de fleurs, alors j'écrirais des choses douces, apaisantes. Hélas, le fond de moi-même est cadencé, bloqué, coincé. Alors, mes poèmes, par voie de conséquence, sont un peu coincés, un peu cadencés.

Difficile d'aimer la vie comme on aime quelqu'un. Une personne qui vous est chère on l'aime toujours, même abîmée, même décevante. Mais la vie c'est le principe qui nous anime... quand il se met à trembler va-t-on aimer trembler ?

Un soir...

Thème : LE MIROIR.

Je vois le face à face avec soi-même, un face à face sans complaisance.

Quand j'étais une petite fille, en ce temps là on disait aux petites filles : "ne te regarde pas trop longtemps dans la glace sinon tu verras le diable !". L'idée me faisait un peu peur. Bien sûr je savais que je ne verrais pas le diable lui-même. Mais je devinais qu'il y avait un danger mystérieux à trop se contempler soi-même.

Il serait magnifique vraiment de se planter devant le miroir et d'y découvrir, à la place de soi-même, quelqu'un qu'on aime éperdument. Ou encore, un paysage très beau, sans personnage... ou encore...

Mais ce visage, toujours le même, qu'on ne cesse d'interroger de façon un peu hagarde pour essayer de faire naître une sympathie... ce visage est une répétition monotone ("moi, moi, moi" comme dans la COMPLAINTÉ DE NARCISSE) de quelque mystère irrésolu.

On ne peut divorcer de soi-même. Il faut probablement tenter de s'accommoder d'un compagnon qui nous fut imposé par la vie. En fait, on se contente de veiller sur lui, instinctivement, afin de le maintenir coûte que coûte en bon état.

Le suicidaire brise le miroir, réduit l'image en un puzzle éparpillé. Pourrait-on reconstituer l'image avec ces débris ? Ici entre en jeu la fameuse thérapie moderne. Mais, à mon avis, l'image reconstituée gardera toujours les traces des multiples brisures. Elle demeurera enlaidie, déformée, mal cicatrisée.

Toutefois il est des jours où on se plaît un peu quand on se contemple. Et puis, ce visage qu'on voit est fidèle. C'est toujours le même. Il se fige un peu pour être mieux observé, et il ne laisse jamais entrevoir les vilaines pensées dédiées aux autres (observateurs privilégiés).

Une autre fois...

Peur créer un poème il faut s'élancer en musique, il faut chanter. Ne pas se soucier du sens littéral des mots, capter leur sens secondaire.

Chanter ? Ou fredonner ? J'aime le fredonnement, c'est une musique discrète et répétitive qui berce l'esprit.

La poésie est l'harmonie de l'âme, celle qui accompagne, lèvres fermées, le lent, le très lent processus de l'existence.

Un bon poème s'isole de lui-même de l'œuvre du poète. Il s'exalte comme une fleur. Une fleur qu'on se met sur l'oreille et qui vous embellit provisoirement.

Ce qu'il y a de fascinant dans l'écriture poétique c'est la non préméditation initiale. Tant de notes prises et jamais utilisées !

On peut se pencher sur le "désir d'un poème", désir jamais accompli, comme on se pencherait sur l'ultime perfection impossible à réaliser. Ce qui rend poètes tous ceux dont l'âme est pleine de sensations très belles mais qui se contentent d'en vivre, sans clamer ça sur les toits.

Les vrais poètes seraient-ils muets ?

Voilà qui plairait à mon ennemi du DE BLEU !

Un après-midi d'avril

Qu'est-ce que la poésie, les amis ? On peut toujours essayer d'en parler mais on ne la définira jamais. Le plus facile, pour commencer, sera de débroussailler le chemin serpette en main en énumérant tout ce que la poésie n'est pas.

La poésie n'est pas un genre culturel un peu artificiel qui embellit et rend joli les emmerdements de la vie. Elle n'est pas l'apanage de quelques spécialistes éminemment techniciens qui joueraient particulièrement bien avec les pieds et le vocabulaire. Elle n'est pas une façon de dire compliqué ce qui est simple et naturel. Elle n'est pas claire comme une photographie réussie, elle n'est pas noire comme un cliché raté. Elle se faufile dans les chansons mais elle n'est pas chanson, enfin, pas tout à fait chanson. Elle ne remplit pas votre verre, mais elle inspire le geste de l'échanson qui vous incite à boire. Alexandrine, elle n'est pas prisonnière à tout jamais d'un décompte sacré. Libre, on la retrouve ligotée de ténébreuse obscurité. Comme au loto il faut gratter mais souvent le numéro n'est pas gagnant, ouais...

À quoi reconnaît-on la poésie ? les amis ? Ici, je me sens plus assurée. La poésie est comme un visage ami. Ce visage vous plaît parce que vous l'aimez. Il résume en quelques traits harmonieusement assemblés une histoire irracontée qui vous fait palpiter.

On la reconnaît donc, chacun à sa façon. Rose pour les cœurs naïfs, noire pour les émotifs, bigarrée pour les rétroactifs... Et quand on l'a trouvée on la sacre bien-aimée, on fait des pieds de nez à tous les succédanés patiemment écartés. On se sent ressuscité.

Mais la poésie n'est pas une personne, même si vous la rencontrez chez le boulanger ou chez le boucher. On n'en finira pas de dire ce qu'elle n'est pas.

Certains disent qu'elle est musique, et c'est en grande part vrai. Mais si vous écoutez une sonate même pathétique ce sera un morceau de musique avec un émoi poétique, juste un peu d'émoi secret.

Une audace me vient : la poésie est l'art complet où l'on retrouve miraculeusement assemblés tous les moyens de s'exprimer. Vous n'apprendrez jamais comment on s'y prend pour jouer d'un tel instrument. L'outil de base est le mot, je le reconnais. Mais un outil s'apprivoise comme une flûte ou un clavier. En poésie les mots exigent un vif respect de toucher.

La beauté des mots est à la fois dans la sonorité et dans le sens. Le son ? Il se révèle on ne sait comment... un jour il se révèle en éblouissante harmonie et puis voilà. Le sens ? Il se doit d'être d'abord perçu en parfaite exactitude. Ce sens sera ensuite détourné, parfois, mais toujours avec détermination.

La beauté des mots est l'arme du poète. Le poète vit une fascination fondamentale à propos des mots. Il en joue, il en rêve. Il les interpelle. Ils sont la matière première d'où va lentement émerger l'insolite sensation qui sera thème de poème. Un insolite non

prémédité qui tel l'éclair au début de l'orage transperce brièvement la nuit, livrant la vision d'un monde inattendu mais bien réel.

Mais, poète impénitent, je me suis laissée entraîner par ma passion et n'ai toujours pas défini la poésie.

C'est un état de l'âme.

On l'évoque avec des images pures et des rythmes perçus dans les premiers éblouissements de la vie. La blondeur hellène, le moelleux frémissement du grec ancien, Ulysse échoué dans les roseaux découvrant Nausicaa, Alceste et le royaume des morts... On la détient au plus profond de sa personne comme un pouvoir inédit.

Heureux le poète ! Heureux celui en qui germa ce don obscur qui transforme la vie. Le voici occupé à l'œuvre essentielle. Harcelé, souvent. Interpellé... Angoissés... Jamais content !... Courant dans les steppes du rêve... effleurant parfois un trésor... et toujours toujours habité de cet amour compréhensif pour l'incompréhensible...

Qu'est-ce que la poésie, les amis ?

28/4/02

Début mai par vent d'autan

Un jour, Dieu sait quand, m'en irai enfin pour toujours dans l'obscur secret de la mise en terre.

Dépouillée de tout y compris de l'amour qui eut tant de place et dont la trace lentement s'efface.

Un soir, qui sait quand, m'en irai enfin oubliant ce destin dont ne pourrai conter l'étape dernière.

Ce sera enfin une aventure ordinaire absolument dépourvue de lendemain, un appel éteint.

La nuit sévira sur tout cela, sur ce temps oublié dont on ne saura rien car mes vers n'ont jamais raconté mes secrets, ils les ont psalmodiés.

Aucun matin, je le sais, n'ouvrira mes livres enfin fermés à jamais.

Je les avais écrits en leurre d'éternité, ils résumaient tant d'émotion de vivre...

Brûlez les !

7/5/02

Ce qui est au verso de cette page est un projet de poème que je renonce à mener à son terme, le trouvant trop morbide.

L'absence d'avenir est la mélancolie du poète vieillissant. Il semble que l'élan poétique trouve sa source vitale dans la continuité. Mais la sensibilité ne trahit jamais le réel, elle mène la danse.

Souvenons-nous de ces rêves d'enfant où l'avenir se présentait comme un conte de fées. Je rêvais d'être "chanteuse de charme", et, seule dans ma chambre, chantais horriblement faux, imaginant les acclamations du public. Pourquoi chanteuse ? Sans doute parce que j'écoutais beaucoup la radio dans ces années là.

Mes rêves ne m'ont jamais offert un Moi Ecrivain. Ecrire était un acte, ce n'était pas une représentation.

La représentation donnée par l'écrivain m'a toujours fait horreur. Hélas, cette représentation est indissociable du "métier" que j'ai tant aimé. Je la conçois comme une trahison.

Ce qui est écrit est définitif. C'est une transcription du ressenti. L'écrivain l'élabore au prix de lourds efforts, avec l'espoir de transformer le fugace en éternité. Le labeur d'écriture vise à individualiser la vie, il tente un paroxysme d'individualisation. Projet consolant quand on se sent enfoui dans la masse des êtres humains. Noyés dans des milliards de têtes et de culs, semblables mais DISSEMBLABLES !!! Soudain deux individus naissent grâce à la page écrite (celle-ci, pourquoi pas ?). L'un a tracé les mots du penser, l'autre les a lus, et dans un silence absolu deux âmes se rencontrent. S'aiment ou se haïssent. Duo ou duel, peu importe.

Le Grand Froid de la mort n'a rien d'effrayant. Il décomplice tout.

(ce même soir)

Un après-midi de juin... Extraits de notes sur le verbiage :

Le vocabulaire médiatique mérite une attention approfondie. On découvrira une liste de mots, toujours les mêmes, utilisés dans des domaines très différents. Intense pauvreté spirituelle !

En voici quelques uns : "neurones", "dans ma tête", "incontournable". Etc... etc... On finit par en rire mais la langue de bois durcit toutefois dans la bouche des intervieweurs et des interviewés. Et le présumé artiste finit toujours par cliquer du bec de façon stérile.

Que de phrases pompeuses ! On en conclut que l'écrivain contemporain est un abruti qui ne sait que se contempler lui-même. Il a oublié les autres. Il est seul en face de ces pages où il a empilé tant de mots. Il parle de ces mots comme il parlerait d'objets manufacturés. Il évoque ses combats intérieurs, ses ratures et parfois ses tourments. On dirait vraiment le récit d'une masturbation. L'auteur dit "mon" livre ou encore "mon" écriture, mais il n'évoque jamais ce qui aurait pu lui inspirer toutes ces phrases.

Résultat : on n'a absolument pas envie de lire cette œuvre !

Bien sûr c'est un système soigneusement élaboré et mis en place par les spécialistes du marketing. L'auteur en est probablement prisonnier. Les biographes et les essayistes qui ne revêtent pas le complet trois-pièces du créateur, sont souvent plus accrocheurs.

Et que dire des acrobaties verbales des journalistes de plume, les critiques littéraires ? J'ai souvent pensé qu'ils étaient quelque part des écrivains ratés, et que par le biais des analyses ils assouvissaient leur pseudo-destin.

On trouve des perles. Je cite ici le Monde des Livres du 10 mai 2000, à propos de "La vie foudroyée" de Bernard Mazo, éditions du Dé Bleu. Une certaine Monique Pétillon conclut une trentaine de lignes truffées de citations par ce paragraphe :

"Tranchantes comme le silex, la parole se confond alors avec le tremblement de l'espace, avec l'immobilité de la vie minérale, dans la "césure du matin" (citation). A travers l'ambiguïté des signes, dans le dénuement de ses dons, le poème nomme et nie tour à tour l'âpre beauté des choses : "Le monde n'est peut-être qu'une empreinte, l'image inversée d'une existence intérieure" (citation).

Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ?

En lisant cette prose tarabiscotée on sent monter en soi toute une nostalgie des apprentissages anciens : les recettes de l'école obligatoire, la syntaxe apprise pour le Certificat d'Etudes Primaires rutilent. Oh ! oui... on aurait préféré lire une plate analyse sans fioritures !

Toutes ces fanfreluches d'écriture sont un camouflage de néant... un pastiche désastreux... Elles vous disent ceci : la poésie est absconse, il est donc urgent que vous ne compreniez pas ce que je vous en dis.

Nous avançons dans une forêt imbécile où les arbres et leur pesant feuillage sont en matière synthétique. (Moi aussi, je m'y mets !)

Bien sûr le langage évolue, il est le reflet de nos émois et s'il les traduit il le fait selon un processus contemporain. Certains écrivains dominent magnifiquement les jaillissements d'âme, en apparence incontrôlés. Je pense à l'écrivain portugais Antonio Lobo Antunes, dans LE MANUEL DES INQUISITEURS. Je cite, p.85 :

"... tandis que moi, chaque mercredi, j'avais un pauvre pour moi toute seule, un pauvre à qui on m'interdisait de donner de l'argent pour qu'il n'aille pas aussitôt le dépenser en eau-de-vie car c'est ce que font les pauvres dès qu'ils se voient avec le plus petit sou dans leur poche, je lui donnais seulement des chaussures et des vêtements qui ne servaient plus et les restes du dîner de la veille dont le vétérinaire disait que leur assaisonnement pouvait faire du mal au chien et leur ternir le poil, quand mon pauvre est mort de la tuberculose dans la cabane où il habitait, sur une colline surplombant la mer, battue par le vent et semée d'herbes de dépotoirs et de jolies fleurs blanches, j'ai remarqué que dans sa cabane il n'y avait pas d'électricité ni de lumière mais qu'en revanche il y avait un lustre pendu au plafond agitant ses pendeloques de verre, un canari dans une cage affairé autour d'une feuille de laitue et un corps étendu sur le sol parmi un tas de guenilles immondes, avec un pull de mon frère Gonzalo en guise de couverture, et après la mort de mon pauvre on m'a offert un pauvre plus jeune qui durerait plus longtemps, en bonne santé, ne toussant pas encore, baptisé et avec ses vaccinations à jour, garanti par monsieur le curé comme n'ayant pas de vice et comme étant incapable de me manquer de respect, mais que j'ai dû renvoyer le Noël suivant après m'être plainte aux Sœurs de Charité de son manque d'éducation....." Etc... etc...

On admirera ceci : le flux. Car ce flux d'écriture mène le lecteur, l'entraîne, le pousse et le lecteur ne peut à aucun instant abandonner le texte. Pourquoi ? Parce qu'on lui dit quelque chose d'important. L'auteur raconte, comme on se promène. Il utilise des images simples. Quelquefois (mais pas ici) il reprend des paragraphes entiers, et ceci toujours à bon escient.

On ne parlera pas de verbiage à propos de Lobo Antunes.
Son écriture baroque est d'une grande précision.

o

o o

Proust vient de paraître en bande dessinée ! Eh ! oui ! L'auguste phrasé proustien est depuis peu concentré dans des bulles ! Proust fait pschtt !!!

Il paraît que c'est très instructif pour les enfants. Ils peuvent s'attarder sur chaque détail des images. Ils sont ainsi informés sur les toilettes et sur le cadre de vie des personnages de Proust. Ensuite ils avalent la bulle et hop !

L'intégrale de A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU est programmée... Les professeurs se pâment.

Quant aux enfants ? Peut-être n'auraient-ils jamais ouvert Proust sans cette audacieuse vulgarisation ? Mais est-ce que cette audacieuse vulgarisation va les amuser ? J'en doute.

Entre le sommeil provoqué par le phrasé de Proust et le demi sommeil provoqué par la bande dessinée où le gibus de Charlus n'évoque pas grand chose, que faut-il choisir ? Je pencherai pour la musicalité de la phrase, très belle. En trois pages vous vous endormez en beauté....

Mais en dehors de ces considérations sarcastiques je vous pose la question : n'y a-t-il pas quelque chose de pourri dans le royaume du Danemark ?

Et pour en revenir au verbiage nous nous pencherons sur les paroles du Chef de l'Etat.

Le champion, l'as du verbiage, c'est incontestablement Chirac. La semaine dernière il a parlé pendant trois quarts d'heure à la télévision et je n'avais qu'une envie : applaudir. Il s'agissait d'un entretien avec Patrick Poivre d'Arvor à propos de certaines accusations (indélicatesses financières) dont le Président faisait l'objet. J'attendais qu'on en vienne à ce sujet brûlant, mais quarante minutes se sont écoulées avant qu'il soit abordé. Pendant ce long préliminaire Chirac a "enfilé des perles".

Dans ce domaine il est roi. On sent qu'il a appris avec des spécialistes et il fait toujours un sans fautes. Observons les techniques. D'abord il y a la voix. Il la fait jaillir du fond de sa gorge avec recueillement. Ensuite il la fait vibrer, mais de façon contenue, c'est plus rassurant. L'entame est toujours la même : "Vous savez..." ou encore "certains penseront"... A l'aide de cette voix paisible, un peu confidentielle, Chirac endort son public. Ou espère l'endormir. Il y arrive presque toujours. On n'écoute plus. Ce n'est pas la peine, il ne dit rien. Il enchaîne des formules toutes faites. Ce ronron est sécurisant. On le laisse se dévider. On se dit : "c'est un con, il n'est pas intelligent, il n'a aucune pensée personnelle" mais je ne sais pourquoi on s'en fiche. On rigole. On se dit qu'après tout il n'est pas dangereux. Est-ce bien vrai ?

Chirac se comporte comme une grande bourgeoise, épouse de notable. Bien sapé, bien coiffé, bien manucuré, il ne dit rien tout en parlant beaucoup...

le lendemain après-midi

Pour en finir avec le verbiage je citerai une mauvaise poésie qui pourrait être une bonne poésie.

Il s'agit d'un livre acheté à quelque collègue de Foire du Livre : EAU FORTE, de Florence Ferrar (éditions de La Bruyère !). Ouvrage retrouvé en rangeant ma bibliothèque, ouvrage que je n'avais jamais ouvert.

Je l'ouvre enfin. Ici le verbiage est destructeur car il enrobe ici et là des sentiments authentiques. Extrait de "Genèse" :

"Plénitude de la solitude
symphonie d'une humanité lointaine
univers cosmique au message apostolique
air plus tonique de ce monde onirique
symbiose des êtres et des choses..."

Etc... etc...

L'impression de verbiage est créée par la structure des vers. Ils se présentent comme une liste de sensations, un défilé d'images... C'est une poésie sans musique.

o
o o

Style journalistique

Exemple : une analyse de film (Le Monde du 16 oct. 2001, une demi page pour analyser le dernier film de Jacques Rivette "Va savoir").

On aimerait un aperçu clair, une sorte de fenêtre ouverte... Quand on arrive à la troisième des cinq colonnes de l'article on ne sait toujours pas de quoi il est question dans ce film !

Je cite (milieu de la quatrième colonne) : "Il y a Jeanne Balibar (l'actrice ?). Un cas, une musique, un mystère qui aurait un corps, un visage, une voix. Ce qu'elle fait dans ce film est si riche, si complexe sans jamais être difficile, si dynamique, si jubilatoire, inquiétant, émouvant et corrosif qu'il faut n'en rien dire ou entamer un interminable éloge..." Etc... etc...

Ce que je pense de ce verbiage ? Il est fabriqué pour engendrer la paresse de l'œil. Qui ne lit plus mais se comporte comme devant un écran de télé, caressant le texte comme des images mouvantes. On a le sentiment de "voir" du remplissage. Le résultat semble hasardeux. En effet il n'encourage pas à aller voir le film...

2003

Quelque part en avril...

Hantée par l'enfance, elle remonte d'un lointain tunnel et s'épanouit comme l'essentielle réalité.

Revivent ces chuchotements dans les branches de sapins à l'Encastre, la nuit, alors que je n'arrivais pas à dormir. Ou plutôt que ce fond sonore, ténu et mat, ressemblant à la formulation d'un secret, occupait mon âme. Il la meublait toute entière d'une paisible mélancolie... résonnait au-delà de la fenêtre ouverte comme un écho de moi-même et la tristesse qui se manifestait alors dans les arbres du petit bois ouvrait, me semble-t-il aujourd'hui, la porte aux vastes perspectives métaphysiques inaccessibles encore à une petite fille... j'en pressentais l'existence, savourant l'émoi incolore de la nostalgie et cela se traduisait par un état de bonheur un peu triste, absolument intraduisible.

Blottie dans des draps rêches et blancs j'écarquillais les yeux dans cette nuit où les arbres parlaient. Je devinais les cimes pointues et mouvantes se découpant en noir sur un ciel sombre. Parfois le vent cessait et le silence alors, le temps d'une accalmie, avait quelque chose de sacré.

Étais-je seule dans la chambre aux fleurs bleues, où l'armoire à glace blanche formait à droite une masse confuse ? Probablement pas, mes sœurs devaient dormir. En ce temps là toutes les chambres de la grande maison étaient pleines,

Berceau de mon origine est pour moi cette vaste demeure que le temps a défigurée. Je ne suis ni de Revel, ni de Paris, ni de Vernon, ni de Tunis. Je suis de l'Encastre.,

Une sensibilité nourrie dans un tel lieu ne peut ressembler à aucune autre. Étrange aristocratie psychique ! Les souvenirs ne peuvent se dérouler chronologiquement en bon ordre pour fournir un récit sensé.

Ces derniers temps un court poème a jailli de ce souvenir. Qui n'est pas un souvenir. Mais un état d'âme.

LA PARTITION DE L'EMOI

Je le dirai tout bas
pour qu'on n'entende pas
à chacun ses presciences

au seuil d'un petit bois
naissait jadis ma mélodie à moi

ignorant tout même le toi à moi
humant la vie par la fenêtre ouverte
petite enfant va s'endormir en délicieux bien-être
petite enfant entend le vent

Un rien tragique et délicat
le vent se faufilait dans les branches
il chuchotait il se taisait
accouchant dans l'obscurité
de paix en étrange silence

Et ces lointaines sensations
sont toujours là
peuplant la partition
de la gamme de mes émois
toute en clefs de réminiscences

Au seuil du petit bois
naissait ainsi ma mélodie à moi

Quand le vent faisait la nuit blanche
mêlant mon angoisse à ma joie
au seuil du petit bois
il me parlait de toi
chuchotant dans les branches
l'incroyable douceur
de ta passion

je le dirai tout bas
pour qu'on n'entende pas

(avril 2003)